Section 2 : Peinture des mœurs autochtones

Mouloud Feraoun et Ahmed Séfrioui : deux écrivains pionniers de la littérature maghrébine de langue française.

1. ***Le Fils du pauvre* de M. Feraoun**
2. **Bio/bibliographie de M. Feraoun :**

Ecrivain et intellectuel algérien, M.Feraoun est né le 8 mars 1913 à Tizi Hibel, en Kabylie, et décède le 15 mars 1962 à Alger. Il est connu pour son travail en tant qu'éducateur, et écrivain, ainsi que pour son engagement pour l'indépendance de l'Algérie. Il a écrit plusieurs livres, dont "Le Fils du pauvre" (1950), un roman semi-autobiographique qui raconte son enfance en Kabylie, ainsi que des essais et des articles sur la langue et la culture berbères. Il a également travaillé en tant qu'enseignant et a joué un rôle clé dans le développement de l'éducation dans les zones rurales de l'Algérie. Il a été assassiné par l'OAS (Organisation Armée Secrète) peu avant l'indépendance de l'Algérie. Aujourd'hui, il est considéré comme l'un des écrivains les plus connus de l'Algérie et de la littérature francophone.

1. **Résumé de l’œuvre**

"Le Fils du pauvre" est un roman semi-autobiographique de l'écrivain algérien Mouloud Feraoun, publié en 1950. L'histoire se déroule dans un petit village de Kabylie, où l'auteur a grandi. Le livre raconte l'histoire d'un jeune garçon nommé Fouroulou Menrad, fils de berger, intelligent et studieux. Malgré les difficultés financières de sa famille, il réussit à poursuivre ses études et à obtenir de bons résultats. Le roman explore les thèmes de la pauvreté, de l'injustice sociale et de l'importance de l'éducation. Il décrit également la vie quotidienne dans un petit village kabyle et les relations entre les différents membres de la communauté.

1. **Les personnages principaux** :

Fouroulou : anagramme de Mouloud Feraoun, le premier garçon né dans une famille kabyle qui ne comporte que des filles.

Ramdam : le père de Fouroulou, un homme fort, honnête et généreux.

Lounis : l’oncle de Fouroulou, Fatma : la mère du protagoniste.

1. **Analyse d’un extrait de cette œuvre**

Extrait :

Ma grande mère décida péremptoirement de m’appeler Fouroulou. Ce qui signifie que personne au monde ne pourra me voir de son œil bon ou mauvais, jusqu’au jour où je franchirai moi-même, sur mes deux pieds, le seuil de notre maison. […] Quand je pus marcher, mes premiers pas me conduisaient d’instinct au petit logis de mes tantes comme au seul havre sûr qui existât pour moi hors de notre maison. […] J’aimais tendrement Nana qui n’avait que des caresses pour moi. Elle me cajolait, m’embrassait, me gavait et m’obéissait. […] je suis reconnaissant à Khalti de m’avoir appris de bonne heure à rêver, à aimer, créer pour moi-même un monde à ma convenance, un pays de chimères où je suis seul à pouvoir pénétrer. […] Mes tantes travaillaient l’argile et la laine. […] Khalti, le bas de sa gandoura tiré jusque sur les genoux, les bras nus, le foulard relevé en turban, dépose un gros paquet de pâte sur une planche. Elle façonne vivement le fond de la cruche, de la marmite ou du plat. C’est toujours une galette bien ronde. […] Nana, souriante et très à l’aise, saisit l’argile entre ses petites mains pâles, triture, tâte, caresse : de ses doigts agiles sort une espèce de bâton qui s’allonge, vacille et zigzague comme un serpent […]

Mon père en effet avait beaucoup de soucis pour faire vivre sa famille. […] Son frère Lounis revient enfin de voyage et fut étonné de le trouver plus malade encore. Lounis prit la direction de la maison. Il se mit d’accord avec le propriétaire pour vendre les bœufs qu’on ne pouvait plus entretenir. La part du bénéfice servit à soigner le malade. Elle ne dura pas longtemps. […] Quand ses forces (Ramdane) revinrent au même temps que les beaux jours, il put mesurer avec effroi la profondeur de l’abime où la maladie l’avait plongé. La misère était à ses trousses. […] il se rendit le cœur gros chez le cadi-notaire, apposer ses deux pouces au bas d’une reconnaissance de dette. Il hypothéqua son champ et sa maison. »

M. Feraoun, *Le Fils du pauvre*.

Analyse de l’extrait :

Le nom même du héros, Fouroulou Menrad n’est que l’anagramme de celui de son créateur : Mouloud Feraoun. L’extrait est constitué d’un récit de vie relatant des événements ressemblant énormément à ceux qu’a vécus l’auteur lui même. Nous pouvons ranger ce récit dans le genre : autobiographie romancée (roman autobiographique) ou aussi autofiction. (Rappeler aux étudiants les traits de l’autobiographie classique, ainsi que ceux du genre autofictionnel : selon Ph. Lejeune : le pacte autobiographique, le pacte référentiel et la pacte fictionnel ) Le narrateur est impliqué dans la première partie de l’extrait : « Ma grand mère…vivre sa famille » le personnage nous raconte lui-même l’histoire de sa petite enfance, les indices sont : pronom personnel de la première personne, adjectifs possessifs : ma grand mère, m’appeler, me voir, je franchirai moi-même, mes deux pieds, je pus, mes premiers pas, mes tantes, pour moi, j’aimait, me cajolait, mon père …Il est ensuite relayé par un second narrateur, un ami qui poursuit le récit et « qui n’ignore rien de son histoire »

D’autres thèmes traversent le récit : La petite enfance du personnage principal, la description des traditions populaires : travail de l’argile et de la laine, la tendresse du personnage principal pour les membres de sa famille : tantes (Khalti, Nana) et grand-mère , maladie du père, soucis d’argent, l’engrenage de la misère.

Le style de M. Feraoun :

Le style de M. Feraoun : son style est simple, franc, précis, claire, fluide, et familier, il décrit les choses telles qu’elles sont : la vraisemblance, avec une description détaillée de la société kabyle (richesse des détails), il présente ses sensations, il reflète la réalité vécue telle qu’elle est ce qui conduit à la simplicité de l’œuvre, l’ouvrage est donc facile à lire.

1. **La boite à Merveilles de Ahmed Sefrioui**
2. **Bio/bibliographie de Ahmed Séfrioui :**

Ahmed Sefrioui est un écrivain marocain né le 10 février 1915 à Fès et décède le 25 février 2004 à Rabat. Il a commencé sa carrière littéraire dans les années 1940 en écrivant des nouvelles et des romans qui explorent la vie quotidienne et la culture marocaine. Il est également connu pour son travail en tant que journaliste et critique littéraire. Sefrioui a publié plusieurs livres, dont "La Boîte à merveilles" (1954), un roman semi-autobiographique qui raconte l'enfance de l'auteur à Fès, ainsi que "Le Chapelet d'ambre" (1969) et "La Maison de servitude" (1981). Ses œuvres se concentrent sur les thèmes de l'identité, de la tradition et de la modernité, et sont souvent écrites dans un style simple et poétique. En plus de sa carrière littéraire, Sefrioui a travaillé comme fonctionnaire dans l'administration coloniale française. Il a également été membre de l'Académie du Royaume du Maroc et a reçu de nombreux prix pour son travail littéraire, y compris le Grand Prix littéraire du Maroc en 1963. Aujourd'hui, son œuvre est considérée comme un témoignage important de la vie et de la culture marocaines.

1. **Résumé**

L'histoire se déroule dans la médina de Fès, au Maroc, dans les années 1930. Le protagoniste est un jeune garçon nommé Sidi Mohammed. Le livre décrit sa vie quotidienne dans la médina, où il vit avec sa mère, sa grand-mère et son père, un artisan qui travaille dans la confection de caftans. Le titre du livre fait référence à une petite boîte à musique que possède la grand-mère de Sidi Mohammed, et qui représente un monde enchanté, un refuge pour lui, une source de réconfort face à un quotidien difficile. Le roman explore les thèmes de l'enfance, de l'innocence, de l'amitié, de la tradition et du changement. On suit ainsi les aventures de Sidi Mohamed et de ses amis, Le livre décrit également les rituels et les traditions de la vie dans la médina, ainsi que les tensions entre les générations et les conflits entre les traditions et la modernité. En fin de compte, "La boîte à merveilles" est un récit touchant et poétique de la vie dans la médina de Fès, ainsi qu'une critique subtile de l'impact de la modernité sur les traditions et la culture marocaines. C'est un livre important de la littérature marocaine et de la littérature francophone.

1. **Personnages principaux**

L’enfant de six ans : personnage principal rêveur, bercé par les contes et le monde merveilleux de la fable. Lalla Zoubida : la mère de l’enfant. Kenza : la voisine du rez-de-chaussée, c’est une voyante, sa maison est appelée : Dar Chouafa. Rahma, son mari Aouad et leur fille Zineb : les habitants du premier étage. D’autres enfants de son âge, le maitre d’école : le Fquih , Lalla Aicha : une ancienne voisine.

Extrait :

A l’école coranique

On accédait à la salle d’école par quatre marches. Le Msid, longue pièce quelque peu rustique, comportait une vaste soupente. Le maitre installa là-haut deux jarres en poterie vernissée, pour recueillir l’huile d’olive que les élèves apportaient par bouteilles et par bols. Les grands en avaient la responsabilité.

Pour l’achat des nattes neuves, chacun y contribua selon ses moyens. Le père d’un élève exerçait le métier de chaufournier. Il fit don a l’école d’une charge d’âne de chaux. Le lundi, huit jours avant la fête de l’Achoura, les vielles nattes furent remisées dans la soupente. Le maitre forma des équipes et en nomma les chefs. On emprunta des seaux et des balayettes de doum.

Le travail commença. Dans un vacarme d’injures, d’exclamations, de pleurs et d’éclats de rire, quelques-uns s’emparèrent des têtes de loup, hautement perchées sur des roseaux, s’escrimèrent longtemps afin de nettoyer le plafond et les murs de leurs toiles d’araignées.

Deux seaux énormes de lait de chaux furent préparés. Une dizaine d’élèves, armés de balayettes, entreprirent de badigeonner les murs. Ils maniaient hardiment leurs balais, éclaboussaient au passage des enfants qui piaillaient.

Ils recevaient dans les yeux la chaux vive, se mettaient à hurler, abandonnant leur besogne. D’autres les remplaçaient, plains d’ardeur. Des disputes éclataient. Tout le monde criait à la fois. Parfois, au-dessus de cette marée, grondait la voix du maitre. Le bruit cessait un second, puis reprenait, plus exaspérée, plus aigu.

Je réussis à m’emparer d’une balayette, je ne plongeai dans le lait de chaux et, tout heureux, je fonçai sur le mur pour montrer a toutes ces larves comment on badigeonnait sérieusement. Je me heurtai à un rempart de bras roses, de bouches ouvertes, d’yeux exorbités de fureur.

Des mains s’agrippèrent à ma balayette. Je résistai de toutes mes forces, mais la lutte s’avérait inégale. Je lâchai le précieux instrument et me trouvai assis dans une flaque d’eau qui me gelait le derrière. Je ne songeai pas à pleurer, je me relevai, décidé à reprendre mon bien. Je me jetai dans la mêlée, mais la voix du maitre domina le tumulte. Nous nous arrêtâmes, frémissants de colère. Étendant nos bras et nos mains, les doigts écartés, nous nous mimes tous à expliquer l’objet du malentendu ; nous demandions tous justice ; la voix de chacun de nous essayait de dominer celles des autres.

Le maitre nous imposa silence, nous releva de nos fonctions et voyant nos mines dépitées, nous conseilla d’attendre qu’il eût besoin de nous. Nous attendîmes dans un coin. Le fqih décréta que, seuls, les grands étaient admis à passer les murs au lait de chaux. Nous attendîmes jusqu’au soir que le maitre nous chargeât de rendre le moindre service. Il n’en fut rien.

Les murs étaient blanchis. Le lendemain, des équipes furent de nouveau constituées, chaque groupe avait sa spécialité. Je devins un personnage important. Je fus nommé chef des frotteurs. On procéda au lavage du sol. Une vingtaine d’élèves, chargés d’énormes seaux, faisait la corvée d’eau. Ils allaient la chercher à la fontaine d’une zaouïa située à cinquante pas de notre école.

Le sol fut inondé. Je pris très au sérieux mon travail et, pour donner l’exemple, je maniai avec énergie ma balayette. J’en avais mal aux reins. De temps à autre, je me redressais tout rouge. Les muscles des bras me faisaient mal. Au repos, je les sentais trembler. Dans l’eau jusqu’aux chevilles, pieds nus, bousculé par celui-ci, insulté par celui-là, j’étais heureux ! Adieu les leçons, les récitations collectives, les planchettes rigides, rébarbatives, inhumaines. Frottons le sol en terre battue, incrusté de poussière et de crasse, orné d’énormes étoiles de chaux, qui résistaient à notre brossage énergique.

- Aie ! Tu m’as donné un coup de coude dans l’œil.

-Fais attention ! Tu m’as mouillé jusqu’à la ceinture.

-Regarde Driss, il est tombé dans le seau.

-Ha ! Ha ! Il va se noyer ! Il va se noyer !

-Frottez paresseux.

-Paresseux toi-même, notre coin est plus propre que le tien.

Avec des chiffons de jute, nous essuyâmes partout. Le soir, je revins à la maison, mort de fatigue, mais très fier de ma journée.

Ahmed Sefrioui, La Boite à merveilles,

Paris, Editions du Seuil, 1954, pp77-79.